

M<sup>me</sup> Patouillard  
Hon. Secy.  
R. Chudeau

# LES CONDITIONS DE LA PÊCHE EN ALGÉRIE

PAR

M. R. CHUDEAU

DOCTEUR ÈS SCIENCES, PROFESSEUR AU LYCÉE DE CONSTANTINE

Extrait des *Comptes rendus*  
du Congrès des Sociétés savantes en 1905, Sciences



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE



MDCCCCV



LES CONDITIONS  
DE  
LA PÊCHE EN ALGÉRIE  
PAR  
M. R. CHUDEAU  
DOCTEUR ÈS SCIENCES, PROFESSEUR AU LYCÉE DE CONSTANTINE

---

Extrait des *Comptes rendus*  
*du Congrès des Sociétés savantes en 1905, Sciences*



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

M DCCCCV



LES CONDITIONS  
DE  
**LA PÊCHE EN ALGÉRIE.**

---

L'étude scientifique des pêches maritimes est, depuis quelques années, poursuivie sérieusement un peu partout, et les résultats obtenus en France et à l'étranger permettent dès maintenant d'indiquer avec quelque certitude dans quelle voie des essais pourraient être tentés en Algérie. Un court résumé des résultats acquis peut seul permettre de juger ce qu'il convient de tenter.

Le but à atteindre est en somme commercial et l'examen du rendement de la pêche nous fournira une première indication : le gain annuel moyen d'un pêcheur des côtes de France est de 1,000 francs, mais les variations sont étendues : le maximum est de 3,000 francs pour le quartier de Boulogne, le minimum de 800 francs pour les côtes de Provence. Les Algériens ne gagnent guère que 500 francs.

I. La façon dont la pêche est pratiquée et la façon dont la vente du poisson est assurée rendent compte de ces différences. Sur les côtes de Provence, depuis une trentaine d'années, le rendement de la pêche (8 millions) ne varie pas. Dans le quartier de Boulogne, il a triplé (4 millions 3 en 1861, 11 millions 69 en 1898).

Depuis trente ans, les changements, causes du progrès, qui caractérisent le port de Boulogne sont les suivants : augmentation du tonnage des bateaux (40 tonneaux vers 1860, 120 actuellement), substitution de la vapeur à la voile (une cinquantaine de vapeurs en 1898). Ces vapeurs, dont le tonnage atteint 190 tonneaux, permettent aux pêcheurs d'aller travailler à de grandes distances des côtes, jusqu'aux Shetland au besoin ; la rapidité de leur marche est suffisante pour que le poisson, conservé dans la glace, soit amené au port dans de bonnes conditions de fraîcheur<sup>(1)</sup>. Le peu de

<sup>(1)</sup> La Société de pêche d'Emden a ramené, avec 30 voiliers, 13,500 fûts de harengs. Quatre vapeurs de la Société de Geestemünde ont, dans le même temps, rapporté 11,000 fûts. Après cette campagne, les vapeurs ont pu continuer la pêche ; le mauvais temps a obligé les voiliers à désarmer. — On peut objecter qu'une chaloupe sablaise (4 tonneaux) armée pour la pêche de la sardine vaut 2,400 francs ; un vapeur de pêche, 200,000 francs. Les capitaux se trouveront, quand il sera démontré que la pêche en Algérie est un placement avantageux.

profondeur de la mer du Nord (l'isobathe de 200 mètres passe au Nord de l'Écosse) permet aux chalutiers d'employer les filets traînans sur d'immenses surfaces, et l'on sait que ce mode de pêche est de tous le plus puissant. Sa puissance est même telle qu'on l'accuse, probablement avec raison, de détruire trop de poissons et de compromettre l'avenir. Sur les côtes de Provence, les bateaux à voiles, presque seuls, pratiquent la pêche (4 vapeurs en 1898); le plateau continental est réduit à une étroite bordure, rendant difficile la pêche au bœuf (chalut méditerranéen). Ces deux faits expliquent l'état stationnaire de la pêche dans le cinquième arrondissement<sup>(1)</sup>.

II. Il ne suffit pas de pêcher beaucoup de poissons; il faut encore que la vente en soit assurée. Le transport immédiat du produit de la pêche dans les grands centres fournit un débouché important, nécessaire surtout lorsque le port de pêche n'est pas une très grande ville. Ce transport exige des trains rapides; il importe de plus qu'il n'y ait pas de temps perdu entre le port et la gare. La question a été fort heureusement résolue en Allemagne : à Geestemünde, les trains de marée se forment sur le quai même du port de pêche et le poisson débarqué dans la matinée est à Berlin ou à Dresde dans la nuit. Les wagons sont à double paroi et la température y reste toujours voisine de zéro (*Canu, Revue maritime*, 1899).

Cette nécessité d'un transport rapide n'existe que pour le poisson frais qui forme à Boulogne 39 p. 100 du produit de la pêche et sur les côtes de Provence 60 p. 100. Pour les autres poissons, la préparation des conserves, dont on connaît assez le grand développement, assure encore des bénéfices<sup>(2)</sup>.

III. J'ai signalé, à propos de Boulogne, un accroissement assez considérable dans le produit de la pêche. Le golfe de Gascogne nous montre le même fait (7 millions en 1865, 20 millions en 1895). En 1850, les pêcheries canadiennes, marines et d'eau douce, ne dépassaient pas

(1) L'étude plus détaillée des statistiques ne me paraît pas laisser de doutes sur ce point: partout où la vapeur a détrôné la voile, partout où les conditions géographiques se prêtent au chalutage, on observe un meilleur rendement (peut-être momentané?) dans les produits de la pêche. Il ne semble pas que le nombre des poissons qui vivent dans les diverses mers européennes varie beaucoup d'une région à l'autre; on peut, tout au moins comme première approximation, le regarder comme constant.

(2) Dans les grands ports de pêche, les déchets (débris, arêtes, poissons avariés) sont utilisés soit comme engrais, soit pour la nourriture des volailles ou des alevins. Les pertes sont donc réduites au minimum. Ce progrès est réalisé à Bizerte. (*DE FAYES et POUZEVENA, Les pêches maritimes de la Tunisie*, Tunis, 1899.)

800,000 francs ; elles ont atteint 115 millions en 1897 (Bénard et Desbats, *L'océanographie et la pisciculture à l'Exposition de 1900*). Vers 1870, les côtes de l'Allemagne produisaient 300,000 francs ; le rendement actuel dépasse 7 millions. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples : ceux que je viens de citer suffisent à montrer qu'il peut y avoir à craindre une dépopulation des mers. Quelques genres de pêche surtout sont extrêmement dangereux ; la pêche de la crevette se pratique dans des conditions déplorables : pour recueillir un franc de crevettes, et l'on en pêche annuellement sur les côtes de France pour près de 2 millions, on détruit jusqu'à 12,000 alevins (Giard et Roussin, *Journal officiel*). S'il n'est pas tout à fait démontré que les filets traînans aient appauvri les eaux côtières, il est au moins prouvé que partout où cette pêche est pratiquée avec intensité, la taille des poissons diminue : dans les eaux danoises, les plies de 20 pouces de long n'étaient pas rares ; depuis l'introduction des chaluts (1880), elles ont disparu. Les côtes d'Islande présentent le même fait (Hjont, Congrès de pêche de Bayonne-Biarritz, 1899). A Alger, vers 1885, les merlans de 10 kilogrammes étaient assez communs ; leur poids ne dépasse guère actuellement 5 kilogrammes.

La prohibition absolue de ce genre de pêche est assez difficile : la pêche à pied des crevettes est la principale ressource de beaucoup de marins vieillis ; le chalutage est une industrie considérable dont la suppression brusque amènerait de graves perturbations. Des ententes internationales seraient au surplus nécessaires pour empêcher la pêche d'être une de ces industries destructives si fréquentes chez les peuples civilisés (E. Friedrich, *Peterm. Mitteilungen*, 1904).

On a cherché du moins des remèdes : la création de cantons réservés ; la piscifactory et la pisciculture sont, avec les écoles de pêche, ceux qui paraissent les meilleurs.

L'interdiction rigoureuse de la pêche dans certaines régions a été expérimentée. Les essais tentés en Écosse dans le Firth of Forth et la baie de Saint-Andrews, à Saint-Gilles (Sables-d'Olonne), n'ont pas donné de résultats décisifs. Certaines espèces ont augmenté de nombre ; d'autres sont devenues plus rares. Les discussions qui ont eu lieu au Congrès d'aquiculture et de pêche de Paris, en 1900, n'ont pas abouti à un résultat bien net (*Revue internationale de pêche*, Saint-Pétersbourg, novembre 1900). De nouvelles expériences devront être entreprises.

Dans la piscifactory, au moyen de fécondations artificielles, on se procure des alevins en grand nombre, et quand ils paraissent assez forts pour se tirer seuls d'affaire, on les met à la mer. La technique de cet élevage est actuellement très perfectionnée ; le laboratoire norvégien de Flödewig a produit, en 1896, 327 millions d'alevins de morue, à 33 francs le million. La plus grande difficulté était de nourrir une aussi grande quantité de très jeunes poissons ; depuis, ce point particulier a fait de très grands

progrès (Fabre-Doumergue, Congrès de 1900). Il reste au moins un doute sur le sort ultérieur des alevins; il semble que bien peu, en général, vivent assez pour acquérir une taille marchande. Cependant, dans quelques cas, on a obtenu de bons résultats. Dans les rivières et les étangs, d'une surveillance facile, la pisciculture réussit presque toujours; quand il y a un échec, la cause en est, en général, facile à déterminer. En Algérie, des essais déjà anciens ont assez bien réussi<sup>(1)</sup>, mais le peu d'étendue des eaux douces rend la question peu intéressante (Rivière et Lecq, *Manuel de l'agriculteur algérien*, 1900, p. 767).

Pour les poissons qui vont frayer en eau douce, les exemples favorables sont assez nombreux; le plus net est le suivant : les Américains sont arrivés à acclimater dans les fleuves tributaires du Pacifique (et par suite dans le Pacifique) une alose (*Clupea sapidissima*) qui n'était connue que dans l'Atlantique (1888).

La pisciculture des crustacés semble avoir donné de bons résultats au Canada et à Terre-Neuve. On a, de plus, constaté que les homards qui avaient presque disparu des côtes bretonnes, y sont moins rares depuis que l'on conserve pour la vente, dans des viviers, des adultes pêchés sur les côtes d'Espagne.

Il n'est pas utile d'insister sur l'élevage des moules et des huîtres qui donne des produits assez abondants pour faire craindre dès maintenant une fâcheuse surproduction.

Pour les poissons vraiment marins, il n'y a pas encore de résultats vraiment décisifs. Cependant Canu a montré, au laboratoire de Boulogne, qu'en jetant les alevins non pas au hasard, mais dans les régions où se fait normalement la ponte de l'espèce considérée, on accroissait singulièrement les chances de succès.

Les procédés de la pisciculture sont différents : des poissons nés en mer sont élevés dans des milieux restreints et faciles à surveiller jusqu'à ce qu'ils aient atteint une taille marchande. C'est un art fort ancien, pratiqué en grand au moins depuis le vi<sup>e</sup> siècle, dans les lagunes du Comacchio (au Sud du delta du Pô), où il est arrivé presque à la perfection. Coste, en 1852, l'a fait connaître au reste de l'Europe (*Voyage sur le littoral de la France et de l'Italie*, Imprimerie nationale). La pisciculture donne de bons résultats dans le bassin d'Arcachon, en Vendée où l'on élève le poisson dans d'anciens marais salants dont l'exploitation n'était plus rémunératrice. On l'y fait entrer par un simple jeu d'écluses, en profitant de la tendance qu'a tout jeune poisson à remonter le courant qui lui apporte

(1) Les incendies de forêts ont parfois, en Algérie, eu un contrecoup sur la pisciculture : les cendres alcalines, provenant de la combustion du bois, rendaient les eaux imprropres à la vie du poisson (*Revue internationale de pêche*, mars 1901).

sa nourriture. Les Danois jettent dans le Limfjord les plies trop petites qu'ils ont prises dans la mer du Nord; on estime que cette opération rapporte annuellement 1 million et demi (*Hjont, loc. cit.*). Il est d'ailleurs reconnu que le poisson élevé dans un milieu moins salé que la mer et où il ne peut se reproduire, y acquiert un goût plus fin. Les gelées et les variations brusques de température sont les principales causes de pertes.

Les services rendus par les laboratoires établis dans les ports de pêche sont trop connus pour qu'il y ait à en parler. Les musées spéciaux (Marseille, Monaco, etc.) permettent aux navires de se mettre rapidement au courant soit des perfectionnements dans les engins, soit de nouveaux débouchés. Les écoles de pêche ne sont pas moins utiles. Les pêcheurs de Boulogne vont au Nord de l'Écosse; les navires des Sables poursuivent le thon à de grandes distances des côtes; ces longs voyages exigent que le patron tout au moins sache se servir d'un sextant.

IV. Dans la note qu'il a publiée récemment<sup>(1)</sup>, M. A. Bernard constate que les échecs des villages de pêcheurs établis en Algérie sont dus à des causes particulières, les unes d'ordre en quelque sorte moral (isolement, concurrence étrangère, législation), les autres d'ordre commercial.

Malgré leur intérêt considérable, je laisserai de côté les premières.

Quant aux secondes, les exemples cités précédemment me semblent permettre de conclure.

La pêche du poisson frais ne peut trouver de débouchés sérieux que dans les ports peu nombreux qui sont de grandes villes (Alger, Oran) ou dans ceux qui sont reliés à des grandes villes (Philippeville, Constantine). Les ports que des paquebots rapides mettent en communication directe et régulière avec la métropole sont aussi dans de bonnes conditions. A cet égard, l'Algérie est bien peu favorisée, si l'on considère surtout que la température élevée de la belle saison y rend encore plus rigoureuse la nécessité d'un transport rapide<sup>(2)</sup>.

La fabrication des conserves pour les poissons dits *de passage* peut assurer des débouchés importants. La main-d'œuvre est assez bon marché, et pour les conserves à l'huile, les plus intéressantes, l'abondance des oli-

<sup>(1)</sup> *Les conditions de l'établissement des pêcheurs français en Algérie-Tunisie.*  
— *Comité de l'Afrique française*, septembre 1903.

<sup>(2)</sup> La consommation du poisson frais est susceptible d'une grande augmentation; à Constantine, malgré la proximité de la mer, l'offre est souvent inférieure à la demande. Les diligences transportent (dans la glace) du poisson dans quelques villages, où il est un objet de luxe. Aucune interdiction religieuse ne s'y opposant, on peut espérer que les indigènes formeront une clientèle sérieuse le jour où le poisson sera bon marché dans l'intérieur. La plus grande difficulté est donc le transport.

viers est une excellente condition. Il importe cependant de remarquer que si l'on veut réussir, il est indispensable de se livrer uniquement à la fabrication des articles de bonne qualité : le baril de maquereaux salés vaut de 8 à 18 dollars, suivant les soins apportés à la préparation (*Revue internationale de pêche*, avril 1900). Il y a quelques années, les huiles d'Algérie avaient mauvaise réputation; depuis, leur fabrication s'améliore chaque jour, et l'on peut dès maintenant être assuré de trouver des huiles neutres et limpides nécessaires à la bonne préparation des conserves (Dugast, *L'industrie oléicole en Algérie*, *Revue générale des sciences*, mai-juin 1904). Il ne faut pas oublier non plus que l'industrie des conserves, récemment encore très localisée et partant rémunératrice, s'est depuis beaucoup répandue ; il y a à compter avec la concurrence de l'Allemagne, des États-Unis, du Portugal, etc., de sorte que les bénéfices sont assez limités (Borodine, *Pisciculture et pêcheries de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord*, Saint-Pétersbourg, 1900). Ces questions d'ordre commercial sont assez précises pour qu'il paraisse possible d'éviter qu'elles ne soient la cause de nouveaux échecs.

Pour ce qui est relatif à la pêche elle-même, les chiffres des statistiques nous donnent une indication précieuse : on compte à Boulogne (1895) 4,600 pêcheurs; le tonnage des bateaux y est de 15,000 tonneaux; le rendement pécuniaire atteint 15 millions et demi. En Algérie, il y a 5,000 pêcheurs, 3,700 tonneaux et un gain de 2 millions et demi (Canu, *La pêche à Boulogne*, 1899, p. 19). La valeur des engins de pêche, de plusieurs millions à Boulogne, est seulement de 700,000 francs en Algérie. Cette infériorité dans le matériel se traduit immédiatement par une diminution énorme dans les bénéfices. L'augmentation de tonnage paraît s'imposer d'une manière absolue. Les progrès récents du moteur à pétrole permettent de les employer à bord des voiliers ; le prix élevé du charbon en Algérie rend très souhaitable une étude approfondie de cette question. Les moteurs à pétrole peuvent rendre des services non seulement pour les voyages, mais encore pour la manœuvre des engins<sup>(1)</sup>. Les essais tentés en France n'avaient pas donné de bons résultats avant 1900. A l'étranger, on était déjà arrivé à une application pratique (Congrès de 1900, 3<sup>e</sup> section). Je manque de renseignements plus récents, bien que les courses de canots automobiles semblent indiquer que de grands progrès ont été réalisés.

L'emploi des navires à marche rapide peut d'ailleurs être conçu de deux façons : tous les bateaux de pêche ont un moteur puissant, ou bien des bateaux à marche quelconque restent plusieurs semaines en mer, toujours dans les mêmes parages, et sont visités chaque jour par un vapeur qui

<sup>(1)</sup> Les filets flottants employés dans la Manche à la capture du hareng ou du maquereau atteignent un développement de 6 à 7 kilomètres. On comprend l'intérêt d'un moteur pour les ramener à bord.

ramène au port le butin de la journée et renouvelle les provisions des pêcheurs. Ce mode de travail, inauguré dès 1864 en Angleterre, est encore employé de divers côtés<sup>(1)</sup>.

L'étude détaillée des engins de pêche nécessiterait des détails infinis. L'emploi du chalut ou des filets traînants, en général, ne saurait être recommandé : le plateau continental est trop restreint ; de plus, les ravages causés par ce mode de travail sont considérables. Mais les autres filets peuvent donner de bons résultats. La pêche à l'hameçon (palangues de la Méditerranée, cordes de Boulogne, etc.) n'est pas à dédaigner, et l'exemple de Setubal prouve que dans les eaux portugaises, tout au moins, la pêche aux cordes est praticable par de grands fonds (*Campagne des travailleurs*, 1881 ; Desbats, *Mission océanographique dans le golfe de Gascogne et en Portugal*, Bordeaux, 1902).

L'abondance du poisson<sup>(2)</sup> sur les côtes d'Algérie semble rendre peu urgents des essais de pisciculture ; il ne paraît pas non plus qu'il y ait lieu de se préoccuper de l'établissement de cantons réservés, étant donné surtout que l'on est mal fixé sur les services que peuvent rendre à la mer ces deux procédés.

La pisciculture a donné pourtant de bons résultats, mais, pour qu'elle puisse être tentée, au moins en grand, il faut que la forme du littoral s'y prête. L'Algérie est peu favorisée sous ce rapport. Les côtes sont d'ordinaire élevées et les quelques points qui, *a priori*, semblent se trouver dans de bonnes conditions (dans la province d'Oran surtout), sont bien éloignés du chemin de fer. Cette rareté des lagunes rend difficile aussi la culture des huîtres qui n'acquièrent toute leur qualité que dans les eaux peu salées. Pour ces dernières, il y aurait de plus à craindre la surproduction<sup>(3)</sup>.

V. Il faut donner aux pêcheurs que l'on introduira, des moniteurs qui joueront auprès d'eux le rôle du professeur d'agriculture auprès des cultivateurs (A. Bernard, *loc. cit.*, p. 235). Sans doute, la réalisation de cette

<sup>(1)</sup> Une pratique analogue existe à Philippeville. Durant la belle saison, les bateaux de pêche restent en mer du lundi au samedi. Quelques barques font la navette.

<sup>(2)</sup> CLERGET, *L'expansion commerciale de l'Algérie* (*Revue générale des sciences*, février 1904, p. 136). — Les irrégularités dans l'abondance des poissons dits *migrateurs* ont été constatées partout et depuis fort longtemps. Ce fait paraissait quelque peu mystérieux, tant que l'on a cru que les sardines, les harengs, etc., effectuaient de longs voyages, réguliers comme les migrations des hirondelles. On sait aujourd'hui que ces poissons se déplacent peu ; certaines années sont particulièrement favorables à la reproduction d'une espèce, et il en résulte de véritables invasions comparables aux invasions de sauterelles.

<sup>(3)</sup> Je laisse de côté la question du corail et des éponges, qui paraît nécessiter de nouvelles études.

idée est à souhaiter, mais il ne faut pas oublier qu'avant de récolter, le cultivateur a labouré et semé, et que c'est à ce moment que le rôle du professeur d'agriculture a été le plus considérable; ses conseils n'empêchent pas une sécheresse prolongée, une gelée tardive ou la grêle de compromettre la récolte. Au surplus, l'agriculture est une science ancienne, à peu près faite, à laquelle la chimie et la physiologie donnent une base assurée. Il y a cinquante ans, la pêche était livrée partout à l'empirisme, et il n'y a pas vingt-cinq ans que l'océanographie<sup>(1)</sup> est étudiée sérieusement.

L'océanographie est évidemment le point de départ nécessaire de l'étude des animaux marins. La connaissance de l'influence des conditions du milieu sur les poissons (quelques-unes peuvent s'étudier au laboratoire) est stérile si l'on ignore comment varie l'Océan, c'est-à-dire le milieu où ils vivent. Les Norvégiens savent depuis longtemps que la morue ne quitte guère les eaux dont la température est + 4°; les recherches du roi de Portugal sur les côtes de l'Algarac ont montré que la température de + 13° est la plus favorable à la pêche du thon. Sait-on où se trouvent, à chaque mois de l'année, les zones voisines de l'Algérie dont la température est + 13°? (j'admetts que les thons de la Méditerranée ont les mêmes mœurs que ceux du Portugal). D'ailleurs, la température ne suffit pas seule à délimiter les points où l'on a chance de faire une bonne pêche; le plankton, l'oxygène et quelques autres facteurs interviennent aussi rendant le problème extrêmement complexe<sup>(2)</sup>. Si une seule des conditions de milieu a été omise, les résultats obtenus cessent d'être applicables à une région autre que celle où les études ont été effectuées. Les directeurs des stations maritimes ou des écoles de pêche ont pu donner parfois de bons conseils aux marins; les conseils étaient excellents pour la région qu'ils connaissaient; aucun d'eux n'oseraient affirmer que ce qui a réussi en Bretagne ou en Provence réussirait aussi à Alger. Je tiens de plusieurs pêcheurs d'anchois de Biarritz qu'ils n'avaient jamais pu prendre à Port-Vendres un seul de ces poissons avec les procédés qui leur réussissaient dans le pays basque.

Avant d'enseigner, il faut savoir, et je crois que quelques années encore s'écouleront avant que les eaux algériennes ne soient assez connues pour que l'on puisse songer à donner des leçons aux pêcheurs<sup>(3)</sup>.

<sup>(1)</sup> Les beaux travaux de Georges Aimé, le fondateur trop oublié de l'océanographie, ont passé inaperçus (*Recherches de physique générale de la Méditerranée*, 1845). Cf. THOULET, *Océanographie* (1890), [*Revue générale des sciences*, août 1903].

<sup>(2)</sup> CHUDEAU, *Revue philomathique de Bordeaux*, 1900.

<sup>(3)</sup> Les indigènes ignorent la pêche; il y aurait probablement intérêt, comme il en a été question, à les pousser vers la mer: on aurait ainsi un supplément d'hommes pour la marine de guerre et une main-d'œuvre peu coûteuse pour la pêche.

Les grandes lois de l'océanographie commencent à être débrouillées ; la technique de cette science est maintenant bien connue , et il est facile de faire rapidement de bonne besogne; les recherches de Marion et Gournet à Marseille , de Lo Bianco à Naples, fourniraient d'utiles indications. Le moment n'est donc pas venu de se décourager : il suffira de quelques années d'un travail assidu et scientifiquement dirigé pour mettre les pêcheurs à même de profiter largement des richesses que recèlent les eaux algériennes<sup>(1)</sup>.

<sup>(2)</sup> En dehors des ouvrages déjà cités, j'ai puisé des renseignements dans G. ROCHÉ, *La culture des mers*, Paris, 1898; GOURNET, *Les pêcheries et les poissons de la Méditerranée*, Paris, 1894; Ministère de la Marine, *Statistiques annuelles*.





